

# LES LIEUX SOMBRES



—— Gillian Flynn ——

# LES LIEUX SOMBRES

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Héloïse Esquié

**SONATINE** EDITIONS

Ouvrage réalisé sous la direction  
d'Arnaud Hofmarcher et de François Verdoux

© Gillian Flynn, 2009  
Titre original : *Dark Places*

© Sonatine, 2010, pour la traduction française.  
Sonatine Éditions  
21, rue Weber  
75116 Paris  
[www.sonatine-editions.fr](http://www.sonatine-editions.fr)

*Pour mon fringant époux, Brett Nolan.*



*Les Day étaient un clan qu'aurait pu vivre longtemps  
Mais la cervelle de Ben s'est détraquée salement  
Le fiston avait soif du pouvoir de Satan  
Il a tué sa famille en un sombre moment*

*La petite Michelle il lui a serré le kiki  
Debby c'est à la hache qu'il l'a raccourcie  
Et Patty la maman, pour soigner sa sortie  
L'a fait sauter sa tête d'un grand coup de fusil*

*Et la petiote Libby elle a sauvé sa peau  
Mais survivre au massacre c'est pas très rigolo.*

Comptine de cour d'école, autour de 1985



# Libby Day Aujourd'hui

**L**a mesquinerie qui m'habite est aussi réelle qu'un organe. Si on me fendait le ventre, elle pourrait fort bien se glisser dehors, charnue et sombre, tomber par terre, et on pourrait sauter dessus à pieds joints. C'est le sang des Day. Il a quelque chose qui cloche. Je n'ai jamais été une petite fille sage, et ça a empiré après les meurtres. En grandissant, Libby la petite orpheline est devenue maussade, lymphatique, trimballée de mains en mains au sein d'un groupe de parents éloignés – des cousins issus de germains, des grands-tantes, des amis d'amis –, collée dans une série de mobil-homes ou de ranches décatés aux quatre coins du Texas. J'allais à l'école dans les vêtements de mes sœurs mortes : des chemises aux aisselles jaunies. Des pantalons comiquement lâches, retenus à la taille par une ceinture élimée serrée jusqu'au dernier cran, qui faisaient des poches aux fesses. Sur les photos de classe, j'ai toujours les cheveux en bataille – mes barrettes pendouillent au bout de mes mèches comme des objets aéroportés pris dans les nœuds – et j'ai toujours des poches gonflées sous les yeux, mes yeux de vieille patronne de pub alcoolique. Peut-être les lèvres retroussées à contrecœur en lieu et place d'un sourire. Peut-être.

Je n'étais pas une enfant aimable, et je suis devenue une adulte profondément mal aimable. Si on voulait dessiner mon âme, on obtiendrait un gribouillis avec des crocs pointus.

\*

C'était un mois de mars calamiteux, il pleuvait comme vache qui pisse, et, couchée dans mon lit, je pensais à me tuer, un de mes hobbies. Rêverie complaisante de l'après-midi : un fusil, ma bouche, un « bang » et ma tête qui tressaute une fois, deux fois, du sang sur le mur. Splash, splash. « Est-ce qu'elle voulait être enterrée ou incinérée ? » demanderaient les gens. « Qui devrait assister à la cérémonie ? » Mais personne ne saurait. Les gens, quels qu'ils soient, se contenteraient de regarder leurs chaussures respectives jusqu'à ce que le silence s'installe. Puis quelqu'un lancerait une cafetière, avec une certaine brusquerie et en faisant un maximum de tintamarre. Le café se marie parfaitement avec la mort soudaine.

J'ai poussé un pied hors des draps, mais n'ai pu me résoudre à le poser par terre. Je suis déprimée, j'imagine. Je suis déprimée, j'imagine, depuis environ vingt-quatre ans. Je pressens la présence d'une meilleure version de moi-même quelque part à l'intérieur de moi – cachée derrière un foie, ou attachée à un bout de rate à l'intérieur de mon corps rachitique et enfantin. Une Libby qui me dit de me lever, de faire quelque chose, de grandir, de tourner la page. Mais en général, c'est la mesquinerie qui l'emporte. Lorsque j'avais sept ans, mon frère a massacré ma famille. Ma mère, mes deux sœurs, parties : pan pan, crac crac, couic couic. Après ça, je n'ai pas vraiment eu grand-chose à faire, on n'attendait rien de moi.

À l'âge de dix-huit ans, j'ai hérité de 321 374 dollars, fruits des contributions de toutes ces bonnes âmes qui avaient lu ma triste histoire, des bienfaiteurs qui *étaient de tout cœur avec moi*. À chaque fois que j'entends cette phrase, et je l'entends souvent, je me représente des petits cœurs bien juteux, avec des ailes et tout et tout, en train de voler vers un des nombreux foyers merdiques de mon enfance. Moi, petite fille à la fenêtre, j'agite la main en attrapant chaque cœur lumineux tandis que les billets verts me pleuvent dessus : *merci, merci mille fois!* Quand j'étais encore enfant, les donations étaient placées sur un

compte en banque géré sans risque, lequel, à l'époque, connaissait un bond tous les trois ou quatre ans, chaque fois qu'un magazine ou une chaîne d'info quelconques publiaient un point sur ma vie. Le tout nouveau Jour de Libby Day : anniversaire doux-amer pour l'unique survivante du massacre des Prairies, dix ans. (Moi, en nattes miteuses sur la pelouse compissée par les opossums devant le mobil-home de ma tante Diane. Les jambes en poteaux de Diane, dévoilées, fait rare, par une jupe, plantées derrière moi sur les marches de la caravane.) Les seize printemps de la courageuse Baby Day ! (Moi, toujours minuscule, le visage éclairé par des bougies d'anniversaire, ma chemise trop serrée sur des seins passés au bonnet D en un an, ce qui leur donnait l'air de sortir d'une BD, ridicules, vaguement pornos sur mon petit corps étroit.)

Je vivais sur cet argent depuis plus de dix ans, mais il n'en restait presque plus. J'avais un rendez-vous cet après-midi-là pour déterminer la nature exacte de ce « presque ». Une fois par an, le gestionnaire du compte, un imperturbable banquier aux joues roses du nom de Jim Jeffreys, insistait pour m'emmener déjeuner, histoire de faire un « check-up », comme il disait. On mangeait dans un restau qui coûtait dans les vingt dollars, et on parlait de ma vie – il me connaissait depuis que j'étais haute comme ça, après tout, hi, hi, hi. Pour ma part, je ne savais absolument rien de Jim Jeffreys, et je ne lui posais jamais de questions – je considérais toujours nos rencontres avec un point de vue d'enfant : sois polie, mais à peine, et expédie la chose. Des réponses monosyllabiques, des soupirs las. (Le seul soupçon que je nourrissais à l'égard de Jim Jeffreys, c'est qu'il devait être chrétien, bigot – il avait la patience et l'optimisme de quelqu'un qui pense que Jésus n'est pas loin.) Je n'étais pas censée avoir de « check-up » avant huit ou neuf mois, mais Jim Jeffreys m'avait harcelée en me laissant des messages téléphoniques d'une voix sérieuse et étouffée, disant qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu

pour prolonger « la vie du fonds », mais qu'il était temps de penser aux « prochaines étapes ».

Ma mesquinerie, une fois de plus, est revenue au galop : j'ai immédiatement pensé à cette autre petite héroïne des tabloïds, Jamie Quelquechose, qui avait perdu sa famille la même année – 1985. Elle avait eu une partie du visage cramée dans un incendie allumé par son père qui avait tué tous les autres membres de la famille. À chaque fois que je passe au distributeur automatique, je pense à cette Jamie : si elle ne m'avait pas volé la vedette, j'aurais deux fois plus d'argent. Cette Jamie Machinchose était dans un grand magasin quelconque, en train de s'acheter avec mon fric des sacs à main à la mode, des bijoux et du fond de teint bien gras pour étaler sur son visage luisant et balaféré. C'était une pensée horrible, bien sûr. Bon, au moins, j'en avais conscience.

Enfin, enfin, enfin, j'ai réussi à m'extirper du lit avec un gémissement théâtral et me suis traînée jusqu'à la pièce de devant. Je loue un petit pavillon en brique dans un ensemble d'autres petits pavillons en brique, lesquels sont tous perchés sur un promontoire massif qui domine les anciens parcs à bestiaux de Kansas City. Kansas City dans le Missouri, pas Kansas City au Kansas. Ce n'est pas la même chose.

Mon quartier n'a même pas de nom, il est tellement oublié. On l'appelle « Quelque Part Par Là ». Une zone bizarre de logements à crédit, pleine d'impasses et de crottes de chien. Les autres pavillons sont occupés par des vieux qui les habitent depuis leur construction. Avec leurs cheveux gris et leurs corps caoutchouteux, ils s'assoient derrière leurs fenêtres grillagées pour surveiller ce qui se passe dans la rue à toute heure du jour et de la nuit. Parfois, lorsqu'ils marchent jusqu'à leurs voitures sur la pointe des pieds, de leur pas prudent de vieillards, je me sens coupable, comme si je devais aller les aider. Mais ça ne leur plairait pas. Ce ne sont pas des petits vieux sympathiques, ce sont des petits vieux pète-sec et aigris qui n'apprécient pas de

m'avoir pour voisine, moi, la *nouvelle*. Tout le quartier bourdonne de leur désapprobation. En plus du chuintement de leur mépris, il y a le chien roux rachitique à deux maisons de chez moi qui aboie toute la journée et hurle toute la nuit : le bruit de fond constant dont vous ne réalisez pas qu'il vous rend dingue jusqu'à ce qu'il s'arrête, pour quelques instants bénis, avant de reprendre de plus belle. Le seul bruit joyeux du quartier que j'entends généralement de mon lit : les gazouillements matinaux des bambins. Une troupe de petits, avec des visages ronds et tout un tas de couches de vêtements, se dirigent vers quelque garderie cachée encore plus loin dans le cloaque de rues derrière moi, s'accrochant tous à une longue corde que tire un adulte devant eux. Avec leur démarche de pingouin, ils passent devant ma maison tous les matins, mais je ne les ai jamais vus rentrer. Peut-être font-ils le tour du monde en trotinant et reviennent-ils à temps pour repasser devant ma fenêtre le lendemain matin. En tout cas, je suis attachée à eux. Il y a trois petites filles et un petit garçon, avec tous un faible pour les vestes rouge vif – et quand je ne les vois pas, quand je dors trop tard, ça me file le bourdon, en fait. C'est ce mot-là qu'emploierait ma mère, pas un truc aussi grandiloquent que *déprimée*. J'ai le bourdon depuis vingt-quatre ans.

\*

J'ai enfilé une jupe et un chemisier pour le rendez-vous : j'ai l'impression d'être une naine, car mes vêtements d'adulte ne me vont jamais tout à fait. Je fais à peine 1,50 mètre – 1,48 mètre, en fait, mais j'arrondis. Vous pouvez m'attaquer en justice si ça vous chante. J'ai trente et un ans, mais les gens ont tendance à me parler comme à un bébé, et ça ne m'étonnerait pas plus que ça s'ils me filaient des pots de couleurs pour m'amuser.

J'ai descendu la pente pleine de mauvaises herbes devant ma maison, sous les aboiements inquisiteurs du chien roux du

voisin. Les squelettes écrasés de deux oisillons gisent sur le trottoir, à côté de ma voiture. Leur bec et leurs ailes aplatis leur donnent un air reptilien. Ils sont là depuis des semaines. Je ne peux pas m'empêcher de les regarder à chaque fois que je monte en bagnole. Il nous faudrait une bonne pluie, pour les emporter.

Deux vieilles femmes bavardaient sous le porche d'une maison de l'autre côté de la rue : j'ai senti leur refus ostentatoire de me regarder. Je ne connais le nom de personne. Si l'une de ces femmes passait l'arme à gauche, je ne pourrais même pas dire : « La pauvre vieille Mme Zalinsky est morte. » Je serais obligée de dire : « La vieille salope d'en face a cassé sa pipe. »

J'avais l'impression d'être un fantôme d'enfant quand j'ai grimpé dans ma berline anonyme, qui semble faite principalement de plastique. Je m'attends toujours à ce que quelqu'un de la concession se pointe pour m'annoncer l'évidence : « C'est une blague. Vous ne pouvez pas conduire ça, en fait. On plaisantait. » Dans une espèce de transe, j'ai roulé dans ma voiture jouet pendant quinze minutes en direction du centre pour retrouver Jim Jeffreys. J'avais vingt minutes de retard quand je me suis engouffrée dans le parking du grill, sachant qu'il me gratifierait d'un sourire chrétien et ne me ferait aucune remarque.

J'étais censée l'appeler de mon portable à mon arrivée pour qu'il puisse se précipiter dehors afin de m'escorter. Le restaurant – un super grill à l'ancienne de Kansas City – est entouré par des immeubles désaffectés qui l'inquiètent. À l'écouter, on dirait qu'une troupe de violeurs est constamment tapie dans leurs carcasses vides à guetter mon arrivée. Jim Jeffreys ne sera pas Le Type qui a Laissé une Saloperie Arriver à Libby Day. Rien de mal ne peut arriver à la courageuse BABY DAY, la Petite Fille perdue, la pathétique petite rousse de sept ans aux grands yeux bleus, la seule survivante du MASSACRE DES PRAIRIES, des MEURTRES DÉMENTES DU KANSAS, du SACRIFICE SATANIQUE À LA FERME. Ma mère, mes deux sœurs aînées,

toutes abattues par Ben. Moi, la seule survivante, je l'avais désigné comme le meurtrier. J'étais l'adorable gamine qui avait traîné son adorateur de Satan de frère devant la justice. J'ai fait les gros titres. Le magazine *People* a mis en couverture une photo de moi en larmes, avec pour manchette : TÊTE D'ANGE.

Dans le rétroviseur, je pouvais encore voir mon visage d'enfant. Mes taches de rousseur avaient pâli, et mes dents s'étaient renforcées, mais mon nez était toujours retroussé et j'avais toujours des yeux ronds de chaton. Je me teignais les cheveux à présent, d'un blond blanc, mais les racines rousses étaient apparentes. On aurait dit que mon crâne saignait, surtout au soleil de la fin de journée. Ce n'était pas ragoûtant. Je me suis allumé une cigarette. Je passais des mois sans fumer, puis ça me revenait : il me faut une clope. Je suis comme ça, rien ne tient.

« Allons-y, Baby Day », ai-je dit tout haut. C'est comme ça que je m'adresse à moi-même quand j'ai la haine.

Je suis descendue de la voiture et j'ai rejoint le restaurant en fumant ma cigarette, que je tenais de la main droite afin de ne pas avoir à regarder la gauche, celle qui est estropiée. C'était presque le soir : des nuages nomades flottaient en paquets dans le ciel comme des bisons, et le soleil était juste assez bas pour tout éclabousser de rose. En direction du fleuve, entre les rampes d'autoroute, des silos à grains obsolètes se dressaient, innocupés, obscurcis par le crépuscule et inutiles.

J'ai traversé le parking toute seule, comme une grande, piétinant une constellation de verre brisé. Je ne me suis pas fait attaquer. Après tout, il n'était guère plus de cinq heures de l'après-midi. Jim Jeffreys dînait tôt, et il en était fier.

Il sirotait un soda au bar quand je suis entrée. Son premier réflexe, comme j'en étais sûre, a été de sortir son portable de la poche de sa veste pour regarder l'objet comme s'il l'avait trahi.

« Tu as appelé ? il a demandé en fronçant les sourcils.

– Non, j'ai oublié », ai-je menti.

Alors il a souri.

« Bon, peu importe. En tout cas, je suis content que tu sois là, ma chérie. Prête à parler franco ? »

Il a plaqué deux dollars sur le dessus du bar et nous a dirigés vers deux banquettes en cuir rouge dont les fissures laissaient dépasser de la bourre jaune. Les coins déchirés m'ont égratigné l'arrière des cuisses quand je me suis assise. Une nauséabonde bouffée de tabac froid s'est échappée des coussins avec un bruit de rot.

Jim Jeffreys ne buvait jamais d'alcool devant moi, et jamais il ne me demandait si je voulais boire quelque chose ; quand le serveur est arrivé et que j'ai commandé un verre de vin rouge, j'ai surpris l'effort qu'il faisait pour cacher son étonnement, sa déception, ou toute autre réaction qui n'aurait pas collé à sa contenance militante. « Quel genre de rouge ? » a demandé le garçon. Je n'en avais aucune idée – je n'ai jamais pu me rappeler les noms des rouges et des blancs, ni quelle partie du nom on est censé dire, alors j'ai juste dit : « Maison. » Jim a pris un steak, j'ai pris une pomme de terre farcie au fromage, puis le serveur nous a laissés et Jim Jeffreys a lâché un long soupir de dentiste avant de dire :

« Bon, Libby, nous abordons à présent un stade très nouveau et très différent, tous les deux.

– Combien reste-t-il ? » ai-je demandé. *Dis dix mille, dis dix mille*, je pensais.

« Est-ce que tu *lis* les comptes rendus que je t'envoie, au moins ?

– Parfois », ai-je encore menti.

J'aimais recevoir du courrier, mais pas le lire ; les comptes rendus se trouvaient probablement dans une pile de paperasses quelque part chez moi.

« Est-ce que tu as seulement *écouté* mes messages ?

– Je crois que ton portable déconne. Il y a plein de micro-coupures. »

J'en avais écouté juste assez pour savoir que j'étais dans de sales draps. En général, je me débranchais après la première phrase de Jim Jeffreys, qui commençait toujours ainsi : « Ton ami Jim Jeffreys à l'appareil, Libby... »

Jim Jeffreys a joint les doigts et fait la moue.

« Il reste neuf cent quatre-vingt-deux dollars dans le fonds. Comme je l'ai déjà expliqué, si tu avais pu le regarnir avec n'importe quel travail régulier, on aurait pu le maintenir à flot, mais... »

Il a écarté les mains et grimacé :

« Les choses ne se sont pas passées de cette façon.

– Et le livre, est-ce que le livre n'a pas... ?

– Je suis désolé, Libby, le livre n'a pas. Je te le répète tous les ans. Ce n'est pas de ta faute, mais le livre... non. Rien. »

En 2003, en l'honneur de mon vingt-cinquième anniversaire, je m'étais fait approcher par un éditeur d'ouvrages de développement personnel qui m'avait demandé d'écrire comment j'avais vaincu les « fantômes de mon passé ». En aucun cas, je n'avais vaincu quoi que ce soit, mais j'avais accepté quand même – cela consistait à parler au téléphone avec une femme du New Jersey qui s'occupait de la rédaction proprement dite. Le livre était sorti avec en couverture une photo de moi grimaçant un large sourire sous une déplorable coiffure de cormoran huppé. Le livre s'appelait *Nouveau jour pour Mlle Day ! Ne vous contentez pas de survivre aux traumatismes de votre enfance : surpassez-les !* et il comprenait quelques clichés anciens de moi avec ma famille morte, coincés entre deux cents pages d'un porridge indigeste de pensée positive. J'avais touché huit mille dollars, et un petit nombre de groupes de « rescapés » m'avaient invitée à faire des conférences. J'avais pris l'avion pour Toledo afin d'intervenir dans une réunion d'hommes qui avaient été orphelins jeunes ; pour Tulsa : un rassemblement spécial d'adolescents dont la mère avait été assassinée par le père. J'avais signé mon bouquin pour des gamins qui respiraient bruyamment en me posant des

questions bouleversantes, genre est-ce que ma mère faisait des gâteaux. J'avais signé le bouquin pour des vieux types concupiscent aux cheveux gris qui me reluquaient à travers leurs lunettes à double foyer, avec leur haleine de café brûlé et d'aigreurs d'estomac : « Day-livrez-vous du passé », j'écrivais. Ou : « Comme Libby Day, un nouveau jour vous attend ! » Quelle chance d'avoir un tel nom de famille. Les jeux de mots sont tout faits. Les gens qui venaient me rencontrer, en groupes hésitants et distendus, avaient toujours l'air épuisés et désespérés. Les assemblées étaient toujours restreintes. Une fois que j'eus réalisé que je n'allais pas toucher un cent sur ces interventions, j'ai refusé de me rendre où que ce soit. Le fiasco du livre était déjà un fait, de toute façon.

« J'aurais cru qu'il aurait rapporté plus d'argent », j'ai marmonné. Je voulais vraiment que le livre rapporte du fric, d'une façon enfantine et obsessionnelle : j'avais le sentiment que si je le désirais assez fort, ça ne pouvait que se produire. Ça ne pouvait que se produire.

« Je sais », a dit Jim Jeffreys, qui n'avait rien à ajouter sur le sujet après six ans. Il m'a regardée boire mon vin en silence. « Mais en un sens, Libby, cette situation te met face à une nouvelle phase vraiment intéressante de ta vie. Je veux dire : qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grande ? »

Je voyais bien que sa remarque se voulait charmante, mais elle ne fit que déclencher en moi un accès de rage. Je ne voulais pas faire ni être quoi que ce soit, c'était bien ça le problème, bordel.

« Il n'y a plus d'argent ? »

Jim Jeffreys secoua tristement la tête, et entreprit de saler son steak qui venait d'arriver, flottant dans une mare de sang fluo comme du Kool-Aid.

« Et les nouveaux dons ? Le vingt-cinquième anniversaire ne va pas tarder. » J'ai senti une nouvelle poussée de colère contre lui, de m'obliger à dire ça tout haut. Ben a commencé son

massacre vers deux heures du matin le 3 janvier 1985. C'était la date du meurtre de ma famille, et voilà que je me retrouvais à l'attendre avec impatience. Qui disait des choses pareilles ? Pourquoi ne pouvait-il rester ne serait-ce que cinq mille dollars ?

Il secoua de nouveau la tête. « Il n'y a plus rien, Libby. Tu as quoi, trente ans ? Tu es une femme. Les gens sont passés à autre chose. Ils veulent aider d'autres petites filles, pas...

– Pas moi.

– J'ai bien peur que non.

– Les gens sont passés à autre chose ? Vraiment ? »

Un brusque sentiment d'abandon m'a serré le cœur, comme ça m'arrivait toujours quand j'étais petite, quand quelque tante ou cousine me déposait chez une autre tante ou cousine : « Je n'en peux plus. Prends-la un moment. » La nouvelle tante ou cousine était aux petits soins pendant environ une semaine, faisait vraiment tout son possible avec une mauvaise graine comme moi, et ensuite... En vérité, c'était en général de ma faute. Et je ne le dis pas pour jouer les victimes. J'ai aspergé le salon d'une de mes cousines avec de l'Aquanet et y ai mis le feu. Ma tante Diane, ma gardienne, la sœur de ma mère, ma bien-aimée, m'a prise trois fois chez elle avant de me fermer la porte pour de bon. J'ai fait des choses exécrables à cette femme.

« Il y a constamment de nouveaux meurtres, Libby, j'en ai peur, continuait Jim Jeffreys d'une voix monocorde. Les gens n'arrivent pas à se concentrer longtemps sur la même chose. C'est vrai, quand tu vois comme tout le monde s'échauffe sur Lisette Stephens... »

Lisette Stephens était une jolie brune de vingt-cinq ans qui avait disparu en rentrant chez elle après son dîner familial de Thanksgiving. Tout Kansas City s'investissait dans les recherches – on ne pouvait pas allumer les infos sans tomber sur une photo d'elle en train de vous sourire. Les médias nationaux en avaient fait leurs choux gras en février. Un mois avait passé sans que le moindre élément nouveau surgisse dans l'affaire.

Lisette était morte, tout le monde le savait désormais, mais personne ne voulait être le premier à quitter la fête.

« Par contre, a poursuivi Jim Jeffreys, je pense que tout le monde serait content de savoir que tu t'en sors bien.

– Génial.

– Pourquoi pas la fac ? »

Il mastiquait un bout de viande.

« Non.

– Et si on essayait de te dégouter une bonne planque dans un bureau, un boulot de documentaliste, un truc comme ça ?

– Non. »

Je me suis repliée sur moi-même, ignorant mon repas, exudant de la bile noire par tous les pores. Encore une expression de m'man : la bile noire. Ça voulait dire avoir le bourdon d'une manière qui ennuyait les autres. Avoir le bourdon agressivement.

« Bon, mais pourquoi tu ne prendrais pas une semaine pour réfléchir à tout ça ? »

Il dévorait son steak, à vifs coups de fourchette. Jim Jeffreys voulait s'en aller. Jim Jeffreys n'avait plus rien à faire ici.

\*

Il m'a laissée avec trois enveloppes et un grand sourire qui se voulait optimiste. Trois enveloppes, qui avaient toutes l'air de contenir des prospectus. Autrefois, Jim me donnait des boîtes à chaussures bourrées de courrier, surtout des lettres avec des chèques à l'intérieur. Je lui rendais le chèque endossé, et le donneur recevait un courrier standard de mon écriture en majuscules. *Merci de votre don. Ce sont les gens comme vous qui me permettent d'espérer des jours meilleurs. Sinsèremment, Libby Day.* Il y avait vraiment écrit « sinsèremment », une faute d'orthographe que, selon Jim Jeffreys, les gens trouveraient poignante.

Mais les boîtes à chaussures débordantes de dons étaient parties, et il ne me restait que trois pauvres lettres et le reste de la soirée à tuer. J'ai repris la route de chez moi. Plusieurs voitures m'ont fait des appels de phares avant que je réalise que je roulais tous feux éteints. L'horizon de Kansas City scintillait à l'est, un tas de bâtiments de hauteur moyenne, déchiqueté comme une illustration sur une carte de Monopoly. J'ai essayé d'envisager ce que je pourrais faire pour gagner de l'argent. Des occupations d'adulte. Je me suis imaginée coiffée d'une toque d'infirmière, avec un thermomètre, puis en uniforme de flic bleu bien ajusté, en train de faire traverser la rue à un enfant, puis avec un rang de perles et un tablier à fleurs, en train de préparer le dîner pour mon mari. *T'es vraiment grave*, je me suis dit. *Tes représentations de l'âge adulte viennent toujours des livres d'images*. Et alors même que je pensais ça, je me suis imaginée en train de tracer des « A, B, C » sur un tableau noir devant des élèves de maternelle aux grands yeux innocents.

J'ai essayé de me concentrer sur des métiers réalistes – un truc avec les ordinateurs. La saisie de données, n'était-ce pas un genre de boulot ? Le service client, peut-être ? J'avais vu un jour un film où une femme promenait des chiens pour vivre, vêtue de salopettes et de pulls assortis. Elle avait toujours des fleurs à la main, et les toutous étaient toujours baveux et affectueux. Mais bon, je n'aimais pas les chiens, j'en avais peur. J'ai fini par penser, bien sûr, à l'agriculture. Notre famille a bossé à la ferme pendant un siècle, M'man incluse, jusqu'à ce que Ben l'élimine. Puis la ferme a été vendue.

Je n'aurais pas su comment diriger une ferme de toute façon. Je garde des images de la nôtre : Ben en train de patauger dans la boue froide du printemps, écartant les veaux de son chemin à coups de pied. Les mains calleuses de ma mère fouillant dans les épis couleur cerise qui deviendraient du mil. Les cris suraigus de Michelle et Debby sautant sur les balles de foin dans la grange. « Ça pique ! » se plaignait toujours Debby, puis elle y ressautait

de plus belle. Je ne peux jamais m'attarder sur ces pensées. J'ai baptisé ces souvenirs comme s'ils étaient une région particulièrement dangereuse : Zonedombre. Si je m'étends un peu trop sur une image de ma mère en train de bricoler la cafetière pour la énième fois, ou de Michelle en train de danser dans sa chemise de nuit de jersey, avec ses grandes chaussettes remon-tées jusqu'aux genoux, mon esprit fait une embardée en Zonedombre. Des traînées maniaques de rouge vif se répandent dans la nuit. Cette hache rythmique, inévitable, qui se meut aussi mécaniquement que si elle coupait du bois. Les détonations dans un couloir étroit. Les cris paniqués, les cris de geai de ma mère, encore en train d'essayer de sauver ses enfants alors que la moitié de sa tête est partie.

*En quoi consiste le boulot d'une assistante administrative ?* j'ai pensé.

Je me suis arrêtée devant ma maison, et j'ai posé le pied sur une portion de trottoir où quelqu'un avait gravé : « Jimmy aime Tina » dans le béton des décennies auparavant. Parfois, j'avais des visions éclairs de ce qu'était devenu ce couple : il était joueur de base-ball de seconde division, elle était femme au foyer à Pittsburgh et luttait contre le cancer. Il était pompier et divorcé, elle était avocate et s'était noyée dans le golfe du Mexique un an plus tôt. Elle était prof, il avait succombé à une rupture d'anévrisme foudroyante à l'âge de vingt ans. C'était un bon jeu, un peu sinistre peut-être. J'avais coutume d'en tuer au moins un des deux.

J'ai levé les yeux sur ma maison de location, me demandant si le toit était de travers. Si elle s'écroulait, je ne perdrais pas grand-chose. Je ne possédais rien de valeur sinon un très vieux chat, Buck, qui me tolérait. Comme j'atteignais les marches détrem-pées et enfoncées, ses miaulements accusateurs me sont parvenus depuis l'intérieur, et j'ai réalisé que je ne l'avais pas nourri ce jour-là. J'ai ouvert la porte et l'ancêtre chat s'est avancé vers moi, lent et rouillé, comme une vieille guimbarde

à la roue voilée. Je n'avais plus de croquettes – en acheter figurait sur ma liste de choses à faire depuis une semaine –, aussi j'ai ouvert le frigo, sorti quelques tranches de gruyère durci et les lui ai données. Puis je me suis assise pour ouvrir mes trois enveloppes, une odeur rance sur les doigts.

Je n'ai jamais dépassé la première.

*Chère mademoiselle Day,*

*J'espère que cette lettre vous parviendra, puisque vous n'avez apparemment pas de site Web. J'ai lu tous les articles à votre sujet et j'ai suivi votre histoire de près au fil des ans, et j'aimerais beaucoup savoir comment vous allez et ce que vous faites actuellement. Vous arrive-t-il de faire des interventions publiques ? J'appartiens à un groupe qui vous donnerait cinq cents dollars rien que pour faire une apparition. Si vous aviez l'amabilité de me contacter, je serais ravi de vous donner davantage d'informations.*

*Chaleureusement,*

*Lyle Wirth*

*PS : Ceci est une proposition sérieuse de collaboration.*

Strip-tease ? Porno ? À l'époque où le livre était sorti, avec son cahier de photos « Baby Day grandit », la plus remarquable était un cliché de moi à dix-sept ans, mes seins de femme gélatineux à peine retenus par un haut dos-nu archiplouc. Résultat, j'avais reçu plusieurs propositions de magazines de charme marginaux, mais aucun ne m'avait offert suffisamment d'argent pour m'y faire songer sérieusement. Même aujourd'hui, cinq cents dollars n'auraient pas tout à fait suffi, si ces types voulaient que je me mette à poil. Mais peut-être – *pensée positive, Baby Day!* –, peut-être s'agissait-il réellement d'une proposition sérieuse. Un nouveau groupe de survivants qui avaient besoin de ma présence comme prétexte pour parler d'eux-mêmes. Cinq cents

dollars contre quelques heures de sympathie, c'était dans mes cordes.

La lettre était tapée à la machine, à l'exception d'un numéro de téléphone qui avait été tracé d'une plume volontaire en bas de la page. J'ai composé le numéro en espérant tomber sur une messagerie. Au lieu de ça, c'est un silence énorme qui a envahi la ligne. Quelqu'un avait décroché, mais ne disait rien. J'ai senti un léger malaise, comme si j'avais appelé quelqu'un au milieu d'une fête dont j'étais censée ignorer l'existence.

Trois secondes, puis une voix d'homme : « Allô ?

– Bonjour. Je suis bien chez Lyle Wirth ? »

Buck me flairait les jambes, guère rassasié.

« Qui est-ce ? »

Toujours dans le fond : un gros néant bien fracassant. Comme s'il était au fond d'un puits.

« C'est Libby Day. Vous m'avez écrit.

– Oooohhhh ! La vache ! Vraiment ? Libby Day ? Heu, où êtes-vous ? Vous êtes en ville ?

– Quelle ville ? »

L'homme – ou le garçon, il avait une voix jeune – cria à quelqu'un derrière lui quelque chose qui comprenait la phrase : « Je les ai déjà faits », puis se remit à grogner dans mon oreille.

« Vous êtes à Kansas City ? C'est là que vous vivez, n'est-ce pas ? Libby ? »

J'étais sur le point de raccrocher, mais le type s'est mis à crier « Allôôô-ô ? all-ôôô-ô ? » dans le combiné comme si j'étais une gamine dans la lune en classe, aussi je lui ai confirmé que je vivais bien à Kansas City, et lui ai demandé ce qu'il voulait. Il a poussé un de ces rires qui font : « hi, hi, hi », ces rires qui disent : « Vous ne le croirez jamais, mais... »

« Eh bien, comme je vous l'ai écrit, je voudrais vous parler d'une apparition éventuelle. Peut-être.

– Pour faire quoi ?

– Euh, je fais partie d’un club spécial... il y a une réunion extraordinaire ici la semaine prochaine et...

– Quel genre de club ?

– Un club d’un genre un peu différent. Un truc assez underground... »

Je n’ai rien dit, je l’ai laissé s’embrouiller. Après son culot initial, je sentais parfaitement qu’il perdait contenance. Parfait.

« Oh ! merde, c’est impossible d’expliquer ça au téléphone. Est-ce que je peux, euh, vous offrir un café ?

– Il est trop tard pour un café », j’ai répliqué, avant de réaliser qu’il ne voulait sans doute même pas dire ce soir, mais probablement plus tard dans la semaine. Puis je me suis de nouveau demandé comment tuer les quatre ou cinq heures à venir.

« Une bière ? Un verre de vin ? a-t-il demandé.

– Quand ? »

Un silence. « Ce soir ? »

Un silence. « D’accord. »

\*

Lyle Wirth avait une allure de tueur en série. Ce qui signifiait qu’il n’en était sans doute pas un. Si vous découpiez des putes en rondelles ou dévoriez des fagueurs, vous tâcheriez d’avoir l’air normal. Il était assis à une table à jouer crasseuse au milieu du Tim Clark’s Grill, un rade moite qui jouxtait un marché aux puces. Le Tim Clark’s s’était fait connaître pour ses ailes de poulet frites mais le lieu s’embourgeoisait : c’était à présent un mélange hétéroclite d’habitues grisonnants et d’échalas à mèches en jeans skinny.

Lyle ne correspondait à aucune de ces catégories : il n’avait guère plus de vingt ans et arborait une chevelure ondulée d’un châtain terne qu’il tentait d’apprivoiser en mettant trop de gel partout où il ne fallait pas, ce qui aboutissait à un résultat moitié crépu, moitié luisant. Il portait des lunettes sans

monture, un coupe-vent gris étroit portant l'inscription « Members Only », et un jean certes skinny, mais pas d'une façon cool. Juste un jean serré. Ses traits étaient trop délicats pour être séduisants sur un homme. Les hommes ne sont pas censés avoir la bouche en cerise.

Il a repéré mon regard alors que je me dirigeais vers lui. Il ne m'a pas reconnue tout de suite : il m'examinait distraitement comme une parfaite inconnue. Quand je suis presque arrivée à sa table, ça a fait tilt : les taches de rousseur, la carrure d'oisillon, le nez retroussé qui se retroussait d'autant plus qu'on le fixait plus longtemps.

« Libby ! » a-t-il commencé. Réalisant que c'était trop familier, il a ajouté : « Day ! » Il s'est levé, a tiré une des chaises pliantes, a eu l'air de regretter son geste de courtoisie et s'est rassis.

« Vous avez les cheveux blonds.

– Ouaip », j'ai répondu.

Je déteste les gens qui engagent la conversation par des faits – comment êtes-vous censé enchaîner ? *Il fait chaud aujourd'hui. Oui, il fait chaud.* J'ai regardé autour de moi pour me commander un verre. Une serveuse en minijupe avec une voluptueuse chevelure noire nous tournait son dos charmant. J'ai tapoté la table jusqu'à ce qu'elle se retourne, m'offrant une vue imprenable sur un visage qui devait être celui d'une femme d'au moins soixante-dix ans : une tartine de fond de teint coulait sur ses joues de crêpe, des veines violettes marbraient ses cuisses. Une quelconque partie de son corps a grincé quand elle s'est penchée pour prendre ma commande, et elle a reniflé avec mépris lorsque j'ai seulement demandé une bière.

« La poitrine de bœuf est vraiment excellente ici », a dit Lyle. Mais il n'en mangeait pas non plus, il se contentait de siroter le fond d'une quelconque boisson laiteuse.

Je ne mange pas de viande, en réalité, pas depuis que ma famille s'est fait massacrer – j'étais encore en train d'essayer de

me sortir de la tête le spectacle de Jim Jeffreys en train de mastiquer sa bidoche pleine de nerfs. En attendant ma bière, j'ai regardé autour de moi comme une touriste. Lyle avait les ongles sales, c'est la première chose que j'ai remarquée. La perruque noire de la vieille serveuse était de traviole : des mèches de cheveux blancs poisseux de transpiration étaient collées à son cou. Elle en a rentré quelques-unes en attrapant un cornet de frites qui grésillaient sous la lampe chauffante. Un gros bonhomme était assis tout seul à la table d'à côté, il mangeait un burger en examinant la trouvaille qu'il avait faite au marché aux puces : un vieux vase rococo avec une sirène dessus. Ses doigts laissaient des marques graisseuses sur les seins de la sirène.

La serveuse a posé la bière pile en face de moi sans rien dire puis s'est adressée d'une voix mielleuse à l'obèse, qu'elle appelait « mon chou ».

« Alors, c'est quoi ce club ? » j'ai lancé tout à trac.

Lyle a rosi, son genou s'est mis à s'agiter nerveusement sous la table.

« Eh bien, vous savez qu'il y a des types qui jouent au football imaginaire, ou qui collectionnent des images de base-ball ? » J'ai acquiescé. Il a laissé échapper un rire étrange et il a repris. « Ou il y a des femmes qui lisent les magazines *people* et qui savent tout sur tel ou tel acteur, genre le nom de son bébé et la ville dans laquelle il a grandi... »

J'ai incliné prudemment la tête, l'air de dire « attention à toi ».

« Eh bien, c'est un truc de ce genre, mais c'est, enfin, on l'appelle un Kill Club. »

J'ai bu une gorgée de bière. Des perles de sueur me dégoulaient sur le nez.

« Ce n'est pas aussi tordu que ça en a l'air.

– Parce que ça a l'air sacrément tordu.

– Vous savez bien qu’il y a des gens qui aiment les mystères ? Ou qui se jettent corps et âme dans les blogs sur les faits divers ? Eh bien, ce club est un rassemblement de personnes de ce genre. Tout le monde est obsédé par un crime en particulier : Lacey Peterson, Jeffrey MacDonald, Lizzie Borden... vous et votre famille. Franchement, vous et votre famille, c’est très important pour le club. Énorme. Plus que JonBénet Ramsey. » Surprenant ma grimace, il a ajouté : « C’est une véritable tragédie, ce qui s’est passé. Et votre frère qui est en prison depuis, quoi, vingt-cinq ans, c’est ça ?

– Il n’y a pas de raison de s’apitoyer sur le sort de Ben. Il a tué ma famille.

– Ah ! bien sûr... » Il a sucé un cube de glace laiteuse. « Et vous parlez de ça avec lui, des fois ? »

J’ai senti mes défenses grimper en flèche. Il y a dans la nature des gens qui jurent que Ben est innocent. Ils m’envoient par la poste des coupures de presse sur lui, mais je ne les lis jamais, je les fiche en l’air dès que je vois sa photo – ses cheveux roux aux épaules, comme une espèce de Jésus, pour aller avec son visage radieux, débordant de paix intérieure. Il a bientôt quarante ans. Je ne suis jamais allée voir mon frère en prison, pas une fois pendant toutes ces années. Sa prison actuelle est, fort à propos, en bordure de notre ville natale – Kinnakee, au Kansas –, là où il a commis les meurtres. Mais je ne suis pas nostalgique.

La plupart des partisans de Ben sont des femmes. Oreilles en chou-fleur et dents longues, permanentes et tailleur-pantalon, lèvres serrées et crucifix autour du cou. De temps à autre, elles se présentent sur le pas de ma porte, l’œil trop brillant pour être honnête. Elles m’expliquent que mon témoignage était faux. Qu’on m’a induite en erreur, contrainte, qu’on m’a convaincue d’un mensonge quand j’ai juré, à l’âge de sept ans, que c’était mon frère qui avait commis les meurtres. Souvent, elles me hurlent dessus, et elles ont toujours plus de salive qu’il n’en faut. Il y en a plusieurs qui m’ont carrément giflée. Ce qui les

rend encore moins convaincantes : une mégère hystérique au visage écarlate se discrédite très facilement, or je cherche toujours une bonne raison de les discréditer.

Si elles étaient plus gentilles avec moi, j'aurais presque pu me faire avoir.

« Non, je ne parle pas à Ben. Si c'est de ça qu'il s'agit, je ne suis pas intéressée.

– Non, non, non, ce n'est pas ça. Il vous suffirait de venir à... cette espèce de convention, pour ainsi dire, et de nous laisser vous poser quelques questions. Vous ne pensez vraiment pas à cette soirée-là ? »

Zonedombre.

« Non.

– Vous pourriez faire des découvertes intéressantes. Il y a des fans... des experts qui en savent plus long que les enquêteurs sur ce sujet. Il faut dire que ce n'est pas très difficile.

– Donc il s'agit d'une bande d'hurluberlus qui veulent me convaincre que Ben est innocent.

– Eh bien... peut-être. Ou peut-être que vous les convaincrez du contraire. » J'ai deviné un brin de condescendance. Il se penchait en avant, les épaules tendues, plein d'animation.

« Je veux mille dollars.

– Je peux aller jusqu'à sept cents. »

J'ai de nouveau jeté un coup d'œil circulaire dans la salle, sans m'engager. J'allais accepter l'offre de Lyle Wirth, quelle que soit la somme, car sinon j'allais être forcée de chercher un vrai boulot sans attendre, et je n'étais pas prête pour ça. Je ne suis pas quelqu'un sur qui on peut compter cinq jours par semaine. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ? Je ne sors même pas du lit cinq jours de suite. Me présenter sur un lieu de travail, où je devrais rester huit heures – huit longues heures hors de chez moi –, c'était infaisable.

« Sept cents, ça ira alors, j'ai dit.

– Excellent. Et beaucoup de collectionneurs seront présents, alors, apportez n’importe quel souvenir, euh, n’importe quel objet de votre enfance que vous désirez vendre. Vous pourriez facilement repartir avec deux mille dollars en poche. Plus c’est personnel, mieux c’est, évidemment. Tout ce qui se rapproche de la période des meurtres, le 3 janvier 1985. » Il a décliné la date comme s’il l’avait dite souvent. « En particulier tout ce qui peut venir de votre mère. Les gens sont vraiment... fascinés par elle. »

Ça a toujours été le cas. Les gens voulaient toujours savoir : quel genre de femme se fait assassiner par son propre fils ?